



Cahiers victoriens et édouardiens

75 Printemps | 2012

Résistances — À l'horizon — Représenter la diversité dans la cité — Oser

Edina contra Septem ou la résistance à la lutte des étudiantes de médecine d'Édimbourg en 1870

Edina contra Septem or the resistance to the female medical students of Edinburgh in the 1870s

Christian Auer



Édition électronique

URL : <http://cve.revues.org/1449>

DOI : 10.4000/cve.1449

ISSN : 2271-6149

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 13 juin 2012

Pagination : 18-30

ISBN : 978-2-84269-958-1

ISSN : 0220-5610

Ce document vous est offert par
Bibliothèque nationale et universitaire de
Strasbourg (BNUS)



Référence électronique

Christian Auer, « *Edina contra Septem* ou la résistance à la lutte des étudiantes de médecine d'Édimbourg en 1870 », *Cahiers victoriens et édouardiens* [En ligne], 75 Printemps | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2014, consulté le 18 octobre 2017. URL : <http://cve.revues.org/1449> ; DOI : 10.4000/cve.1449

Ce document a été généré automatiquement le 18 octobre 2017.



Cahiers victoriens et édouardiens est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Edina contra Septem ou la résistance à la lutte des étudiantes de médecine d'Édimbourg en 1870

*Edina contra Septem or the resistance to the female medical students of
Edinburgh in the 1870s*

Christian Auer

La conquête du droit à l'éducation

In the Women's Movement there were always
three great fights going on. First Education, then
Medicine, then the Suffrage for Women. (Cité par
Fraser et Morris 226)

- 1 Ces quelques mots de Frances Balfour, l'une des figures les plus marquantes du mouvement des suffragettes, qui devint présidente du *Central Committee of the National Society for Women's Suffrage* en 1896 et de la *Central Society for Women's Suffrage* en 1904 démontrent avec acuité qu'au cours du XIX^e siècle les femmes avaient pris conscience du fait que l'accès à l'éducation et aux études universitaires leur permettraient de prendre la place qui leur revenait au sein de la société.
- 2 Si l'on prend en compte les idées sur l'éducation des femmes qui prévalurent jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la conquête du droit à l'éducation pour les femmes ne pouvait que s'apparenter à un parcours semé d'embûches. Nombreux étaient ceux qui pensaient que la seule éducation dont la femme pouvait bénéficier était celle qui lui permettrait de devenir une bonne épouse et une bonne mère. D'aucuns estimaient même qu'il était dangereux de laisser les femmes s'adonner aux plaisirs des activités intellectuelles ; comme le remarqua le psychiatre Henry Maudsley en 1874, les femmes qui étudiaient

couraient le risque de donner naissance à des enfants diminués et affaiblis, mettant ainsi en péril la survie de la race dans son ensemble :

It will have to be considered whether [...] women can live laborious days of intellectual exercise and production, without injury to their functions as the conceivers, mothers and nurses of children. For it would be an ill thing, if it should so happen that we got the advantages of a quantity of female intellectual work at the price of a puny, enfeebled and sickly race. In this relation, it must be allowed that women do not and cannot stand on the same level as men. (Maudsley 204)

La société patriarcale, une société non monolithique

- 3 La lutte des femmes pour l'accès aux études de médecine est intéressante à plus d'un titre car elle est représentative des oppositions, des conflits et des résistances qui caractérisèrent les rapports entre sexes au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Plus que toute autre période de l'histoire, les moments de tensions, de crises ou de conflits dévoilent les idées ou l'idéologie d'une époque. C'est en temps de crise ou de conflit qu'une société se révèle à elle-même, qu'elle est amenée à s'interroger sur ses valeurs et ses fondements, qu'elle n'a d'autre choix que de se questionner, et qu'elle découvre, le plus souvent avec incrédulité, que les valeurs immuables et essentielles qui avaient cimenté sa cohésion peuvent faire l'objet de contestations et de remises en cause fondamentales, voire révolutionnaires. S'interroger sur les luttes des femmes, c'est aussi (comment pourrait-il en être autrement ?) analyser les réactions et les résistances de la « société patriarcale¹ ». Le terme « patriarcal » est devenu à ce point usité et courant qu'il donne l'impression de pouvoir se passer de définition. Or rien de plus problématique qu'un terme que l'usage a banalisé et dont la signification semble s'imposer d'elle-même. Patriarcal renvoie à la notion de patriarcat, qui « désigne une formation sociale où les hommes détiennent le pouvoir, ou encore, plus simplement le pouvoir des hommes » (Hirata, Laborie, Le Doaré et Sénotier 154). Il convient d'apporter une précision d'importance : la notion de société patriarcale a une portée générique et semble caractériser une société unie et compacte, constituée d'individus partageant des schémas de pensée ou une idéologie commune, inscrits dans l'histoire et destinés à y demeurer, prétendant à l'absolutisme, à une valeur extratemporelle. Or, la société patriarcale victorienne n'était en rien une société monolithique car des voix dissonantes se firent entendre en son sein. Comme mon propos porte sur la question de l'éducation et plus particulièrement de l'accès des femmes aux études médicales, je prendrai l'exemple de David Masson, professeur de Rhétorique et de Littérature anglaise à l'université d'Édimbourg :

The women of this country ought to be educated or to have the option of being educated at the same institutions as the men, up to the very highest, with the same gradation, by the same teachers, and in a manner as thorough, continuous and systematic. Till this is done our nation is unjust to half its members and exists spiritually, intellectually and in every other respect at but half its possible strength. (Masson 432)

- 4 Les différents combats menés par les femmes au cours du XIX^e siècle n'auraient sans doute pas pu être couronnés de succès sans l'aide ou le soutien d'une partie de cette société patriarcale. C'est ainsi que les étudiantes de médecine d'Édimbourg furent soutenues par le *Committee for Securing a Medical Education to Women in Edinburgh*, créé par le maire d'Édimbourg en janvier 1871. Sophia Jex-Blake, la figure emblématique de la lutte pour l'accès des femmes aux études de médecine, reconnut elle-même que sans cette aide

extérieure la tâche aurait été beaucoup plus ardue : « [The committee] made it possible for us to continue the struggle in which, without such aid, we should have been so hopelessly outnumbered » (Jex-Blake 103). La lutte des étudiantes d'Édimbourg présente enfin l'intérêt d'avoir bénéficié d'une couverture importante de la presse, de multiples articles ayant été consacrés au mouvement et en particulier à un de ses épisodes les plus célèbres, « l'émeute du pavillon de chirurgie » du 18 novembre 1870. Ces articles parus dans la presse généraliste, régionale et nationale, ainsi que dans la presse spécialisée, nous permettent d'appréhender la nature de la lutte de ces femmes, d'évaluer le degré de résistance des autorités médicales et de comprendre comment la société écossaise perçut l'engagement de ces femmes pionnières.

Edina contra Septem

- 5 La lutte pour l'accès aux études médicales connut un de ses points culminants à la fin des années 1860 quand Sophia Jex-Blake demanda à pouvoir s'inscrire à la faculté de médecine de l'Université d'Édimbourg. La faculté de médecine décida de lui accorder une autorisation temporaire mais les autorités universitaires invalidèrent la décision, arguant qu'elles n'étaient pas en mesure d'organiser des enseignements pour une seule étudiante ; il était en effet impensable qu'une jeune femme assistât aux mêmes cours que les étudiants masculins. Il ne restait donc plus à Sophia Jex-Blake qu'à trouver d'autres femmes souhaitant elles aussi suivre des études de médecine. Lorsque quatre autres jeunes femmes se manifestèrent, l'université n'eut d'autre choix que de les autoriser à présenter le concours d'entrée, qu'elles réussirent toutes les cinq. Le 2 novembre 1869 les cinq jeunes femmes furent officiellement autorisées à suivre les cours de la faculté, devenant ainsi les premières femmes inscrites dans une faculté de médecine en Grande-Bretagne. À la fin de la première année, deux autres étudiantes vinrent rejoindre le petit groupe, qui fut dorénavant appelé les « sept contre Édimbourg² ». À la fin de l'année universitaire 1869-1870, l'une des étudiantes, Edith Pechey, termina première à un examen de chimie, ce qui en théorie devait lui valoir l'attribution d'une bourse d'études, la *Hope Scholarship*. Suite à l'intervention d'un professeur membre de la *Royal Medical Society*, la bourse fut attribuée à l'étudiant qui avait fini second. Le professeur justifia cette décision en expliquant que les étudiantes avaient assisté à des cours séparés et qu'en conséquence elles ne pouvaient pas être considérées comme des étudiants à part entière. Cette décision suscita l'intérêt de la presse qui publia plusieurs articles sur la question. En voici un exemple pour le moins original :

Shame upon thee, great Edina ! shame upon thee, thou hast done
Deed unjust, that makes our blushes flame as flames the setting sun.
You have wrong'd an earnest maiden, though you gave her honours crown,
And eternal shame must linger round your name, Professor Brown.
And I blush to-day on hearing how they've treated you, Miss P.,
How that wretched old Senatus has back'd up Professor B.
Ah ! the « Modern Athens » surely must have grown a scurvy place,
And the « Varsity degraded to incur such dire disgrace ».

(Cité dans Ross 631)

- 6 Quand les étudiantes demand rent   être admises   la *Royal Infirmary* pour y accomplir leur stage clinique, elles se heurtèrent   un refus des autorités qui craignaient que l'admission de femmes ne tern t la réputation de la faculté de médecine, décision sans

doute motivée par l'attitude d'une certaine partie des étudiants qui avaient fait parvenir une pétition au doyen de la faculté:

If women are admitted « many subjects of the gravest medical importance will be imperfectly treated or omitted altogether ; or in the event of such subjects being entered into the detail, we [the male students] should feel compelled to abstain from being present while such topics are being discussed before a mixed audience ». (« Petition of Male Students »)

- 7 Cette décision s'avéra lourde de conséquences car elle signifiait que les jeunes femmes ne pouvaient pas compléter leur cursus, le stage clinique pratique étant obligatoire pour l'obtention du diplôme. L'affaire fut abondamment commentée par la presse, le *Scotsman* publiant une ballade spécialement composée pour l'occasion :

To arms ! to arms ! the foe is nigh,
 « Five hundred specials » do or die !
 Admiring Europe's eyes are cast
 On Scotia's greatest fight, and last,
 O'er her Infirmary !
 Press on ! Press on ! Immortal gods !
 What matter if o'erwhelming odds
 Makes others blush — they know no shame,
 « Brave boys ! » led on by chiefs of name
 To glorious victory !
 The foe at last ! With modest mien
 And gentle glance, at length are seen
 The seven women, whom to crush
 The noble hundreds onward rush,
 Undaunted to the fray ! (« The Charge of the Five Hundred »)

- 8 C'est alors que survint le célèbre épisode de l'émeute du pavillon de chirurgie. Le 18 novembre 1870, alors qu'elles se rendaient à un examen, les étudiantes furent injuriées et sifflées par un groupe d'étudiants qui tentèrent de leur refuser l'accès au pavillon. Ce ne fut que grâce à l'aide d'un appariteur qui vint leur ouvrir la porte que les jeunes femmes parvinrent finalement à entrer dans le bâtiment. L'enseignant qui faisait passer l'examen expulsa les perturbateurs et l'examen put commencer, en dépit des cris que l'on pouvait entendre à l'extérieur de la salle. L'incident de Surgeons' Hall renforça la détermination des opposants aux jeunes femmes. En janvier 1872, les autorités de l'Université décidèrent de ne pas délivrer de diplômes aux étudiantes, bien qu'elles eussent suivi l'intégralité de la formation et qu'elles eussent réussi leurs examens. Jex-Blake et ses camarades décidèrent de porter l'affaire devant les tribunaux. La justice leur donna raison, déclarant que les femmes, tout comme les hommes, avaient le droit de passer des examens et de se voir délivrer des diplômes. Le Sénat de l'Université fit appel, et, à son tour, au grand désespoir des jeunes femmes, la cour d'appel lui donna raison en arguant que l'Université n'avait pas compétence à accepter des étudiantes. Sophia Jex-Blake dut se résoudre à prendre acte de la décision de justice : elle quitta l'Écosse l'année suivante pour se rendre à Londres où elle ouvrit une faculté de médecine pour femmes. Ce n'est qu'en 1889, avec le *Universities (Scotland) Act*, que les femmes furent officiellement autorisées à poursuivre des études universitaires en Écosse.

La nature féminine

- 9 On mesurera l'immensité de la tâche qui attendait les étudiantes de médecine d'Édimbourg à la lecture des propos suivants :

And since Woman is the origin of sin, the weapon of the Devil, the expulsion from Paradise and the corruption of ancient law, and because all conversation with her must be carefully avoided, we forbid and expressly prohibit anyone from introducing any woman, however honourable, into the said College. And if he does otherwise, let him be severely punished by the Rector. (cité dans Roberts 84)

Robert Christison, l'un des enseignants les plus influents de l'Université d'Édimbourg et président de la *Royal Society of Edinburgh*, se faisait un plaisir, chaque fois que l'occasion lui en était offerte, de répéter ces mots, extraits des statuts de l'université de Bologne de 1337. Il serait abusif de prétendre que cette diatribe était représentative de l'image que la communauté médicale se faisait de la femme en ce milieu de XIX^e siècle. Les propos de Robert Christison permettent néanmoins d'évaluer l'étendue de la résistance que certains médecins et enseignants opposèrent aux femmes qui souhaitaient intégrer le corps médical. Pour les tenants de l'orthodoxie, il était impensable que les femmes pussent avoir accès à la science au même titre que les hommes. L'objectif principal des femmes qui tentèrent d'avoir accès à la médecine fut donc de déconstruire l'équation science-masculin.

- 10 Le principal argument que l'on opposa aux femmes fut celui de l'essentielle et intemporelle différence physiologique entre les sexes.

It will not be possible to transform a woman into a man [...] [Women] cannot choose but to be women; cannot rebel successfully against the tyranny of their organization, the complete development and function whereof must take place after its kind. This is not the expression of prejudice nor of false sentiment; it is the plain statement of a physiological fact.

(Maudsley 198-200)

- 11 Les praticiens masculins pensaient que les femmes qui exerceraient la médecine mettraient en danger leur santé et leur fécondité. Notons au passage que ce genre de craintes ou de réserves ne s'appliquait qu'aux femmes des classes moyennes ou supérieures : on ne voyait aucun inconvénient en effet à ce que les ouvrières et autres femmes des classes populaires mettent leur santé en danger en travaillant dans l'industrie ou dans l'agriculture, le plus souvent dans des conditions de pénibilité extrême. Plus grave encore, la femme qui transgressait l'éternelle frontière entre sexes perdait son identité et était condamnée à errer dans un entre-deux ou dans un *no woman's land* sexuel ; elle prenait ainsi le risque de se métamorphoser en un être hybride à l'ontologie incertaine :

Sex is fundamental, lies deeper than culture, cannot be ignored or defied with impunity; You may hide Nature but you cannot extinguish it. Consequently [...] the result may be a monstrosity — something which having ceased to be woman is not yet a man. (Maudsley 209)

- 12 Ceux qui autorisaient les femmes à suivre des études de médecine prenaient d'ailleurs une lourde responsabilité :

Many experiments which are daily carried on within the buildings of the University, are difficult and dangerous to the experimenter. But this is a more serious affair — this difficult experiment of female Doctor-making, which the University authorities [of Edinburgh] have been making — it is dangerous to the very University itself. (*Medical Times and Gazette*, 4 novembre 1871)

- 13 On ne manquera pas de relever l'étrange processus que donne à voir l'expression *female doctor making*. Une dizaine d'années auparavant, le *Medical Times and Gazette* rappelait à ses lecteurs qu'il était absurde de vouloir délivrer des diplômes à des femmes : « *the glaring absurdity of the manufacturing or establishing of that novel hybridity — female Doctorates* » (*Medical Times and Gazette*, 9 juillet 1859).
- 14 L'essentialisation de la nature féminine se situa au cœur du discours de la communauté médicale. Le *Lancet*, le journal de référence dans le milieu de la médecine, situait clairement les enjeux : « *Woman as a doctor is a conceit contradictory to nature, and doomed to end in disappointment to both physician and the sick* » (*The Lancet*, août 1878, 226-228). Le terme fondamental qui apparaît de façon récurrente dans ces extraits est sans nul doute celui de « nature ». Une référence ici s'impose, celle à Pierre Bourdieu, qui, dans son ouvrage *La domination masculine*, propose une grille d'analyse à laquelle il est possible de se référer pour tenter de comprendre la lourdeur des contraintes qui pesaient sur les femmes du XIX^e siècle. Pierre Bourdieu a étudié les « mécanismes historiques qui sont responsables de la *déshistoricisation* et de l'*éternisation relatives* des structures de la division sexuelle et des principes de vision correspondants ». Bourdieu rappelle que ce qui « dans l'histoire apparaît comme éternel n'est que le produit d'un travail d'éternisation qui incombe à des institutions (interconnectées) telles que la famille, l'Église, l'État, l'école... » (Bourdieu 8). Ces institutions unissent leurs efforts pour transformer l'histoire en nature, transformer l'arbitraire culturel en une donnée intrinsèquement naturelle. Ce qui est naturel relève de la vérité universelle, ne peut être remis en question, va de soi et se présente comme une évidence absolue parce qu'il en a toujours été ainsi. Ce que Bourdieu appelle la vision androcentrique n'a besoin d'aucune justification car elle s'impose d'elle-même, comme une donnée naturelle. Il est intéressant d'ajouter que cette domination masculine s'intériorise en même temps qu'elle s'incorpore, aussi bien chez les dominants que chez les dominées, et se renforce d'elle-même indépendamment des volontés individuelles. Pierre Bourdieu ne fut pas le premier à identifier les mécanismes de la domination masculine ; dès 1869, John Stuart Mill avait compris comment s'était élaborée la domination masculine et avait soutenu que c'étaient l'éducation et le conditionnement économique et socio-culturel qui plaçaient la femme en position d'infériorité (voir *The Subjection of Women*). Pour Mill, ce qu'il était convenu d'appeler la nature de la femme était une construction éminemment artificielle.

La décence et l'innocence féminines

- 15 La nature de la femme et son cortège de qualités intrinsèquement féminines, l'innocence, la pudeur, la décence, la fragilité ou la délicatesse s'accommodaient fort mal de la rudesse et de la dureté du monde médical. Les médecins considéraient que l'innocence de la femme, fondement de sa supériorité morale, serait mise à mal au contact de certaines matières, comme l'anatomie par exemple. En novembre 1870, le *Scotsman* publia la lettre d'un enseignant de médecine qui mettait en garde ceux de ses collègues qui étaient tentés d'accepter les femmes dans les mêmes cours que les étudiants masculins :

No one will convince me that bringing young people of both sexes together to be taught what, since the creation of the world, has been considered indelicate, will not in time cause a wholesale dissemination of immodesty among the community at large. Modesty has ever been considered one of the noblest attributes of women, and I, who have had for many years practical experience in teaching, fearlessly

assert that before a female can learn in mixed classes all that is expected to be known by the medical graduate or licentiate, she must lay her modesty aside. (*The Scotsman*, 24 novembre 1870)

- 16 Il importe de s'arrêter quelques instants sur la notion de décence, l'une des caractéristiques essentielles de la « nature féminine ». Le terme évoque le caractère de ce qui convient et de ce qui est approprié à une situation ou à un contexte donnés et qualifie également une conduite sociale en accord avec les usages. Est considéré, jugé ou décrété comme décent ou bienséant tout comportement qui respecte un certain nombre de normes sociales en vigueur à un moment donné, ce qui implique que les critères de décence évoluent en fonction des transformations de la structure sociale. Toute discussion de la notion de décence ne peut donc se faire sans évoquer son essentiel ancrage temporel. L'évolution des critères de décence engendre des stratégies ou des mécanismes de résistance de la part des groupes sociaux qui se trouvent à l'origine de ces normes, normes qui ne sont que la résultante d'une construction historique. Sophia Jex-Blake et ses camarades représentèrent peut-être l'exemple parfait de la violation des règles élémentaires de décence : en contrevenant aux normes établies elles n'étaient pas sans savoir qu'elles allaient s'exposer aux critiques de la communauté masculine. Lorsque Sophia Jex-Blake fit part de son intention de vouloir suivre des études de médecine, l'un des professeurs lui répondit « *he could not imagine any decent woman wishing to study medicine, — as for any lady that was out of the question* » (Jex-Blake 72).

La contestation du pouvoir

- 17 La nature féminine, sa fragilité, son innocence, autant d'arguments qui masquaient la volonté de la société patriarcale de conserver son pouvoir. Tout groupe d'individus plus ou moins organisés et structurés est perçu comme une menace à partir du moment où il tente de sortir du cadre dans lequel le groupe dominant qui détient le pouvoir le confine. Pour conserver son pouvoir le groupe dominant a recours à des stratégies de dénigrement axées sur une négativisation des caractéristiques du groupe qui prétend au partage du pouvoir. L'autre, auquel on attribue des faiblesses présentées comme intrinsèques, ne peut accéder à ce qu'il demande car il met en péril l'équilibre même de la société. Sophia Jex-Blake avait bien compris que pour les médecins les femmes représentaient un réel danger de compétition économique dans un secteur bien rémunéré, qui, de surcroît, bénéficiait d'un statut social élevé :

There is no objection to women studying medicine and science in the University, so long as the only result of their doing so is the pocketing of fees on the part of the Professors. But when by graduating and qualifying for the practice of their profession, there is a possible result of the ladies pocketing fees themselves, — which at present may go into the pockets of medical Professors, — then there is the greatest possible objection to their studies. (Jex-Blake 121)

- 18 La résistance et l'opposition de la société patriarcale aux demandes exprimées par les femmes comme Sophia Jex-Blake et ses camarades se manifestèrent notamment par un discours qui tenta de figer les femmes dans le temps, de les maintenir, pour reprendre les termes utilisés par Edward Said, dans un « éternel intemporel » (Said 72). La notion d'éternel intemporel s'inscrit dans un réseau de stratégies discursives destinées à maintenir l'autre dans une immobilité qui le situe en dehors de toute dynamique temporelle, qui l'enracine dans le présent et qui lui ôte donc toute possibilité de se développer ou de se tourner vers l'avenir. L'éternel intemporel et son prolongement

discursif, le stéréotype, permettent en effet de confiner l'autre dans un état d'immobilité permanente. Le temps du présent était le seul temps qui fût accessible aux femmes. En réclamant des droits qu'elles estimaient justes, les étudiantes de médecine d'Édimbourg, comme tant d'autres femmes qui au cours du XIX^e siècle luttèrent pour obtenir de nouveaux droits, affirmaient haut et fort « qu'une négation du présent oppressif » était possible (Ansart 136), que le temps était venu de rehistoriciser l'arbitraire culturel dont elles avaient été victimes et que les différences entre hommes et femmes n'étaient pas le produit d'un déterminisme biologique mais bien la résultante d'une construction sociale.

BIBLIOGRAPHIE

ANSART Pierre, « Les humiliations politiques », in Y. DÉLOYE et C. HAROCHE, dir., *Le sentiment d'humiliation*, Paris, Éditions In Press, 2006, 131-146.

BOURDIEU Pierre, *La Domination masculine*, (1998), Paris, Seuil, 2002.

« The Charge of the Five Hundred : a Lay of Modern Athens », *The Scotsman*, 10 février 1871.

FRASER W. Hamish et R. J. MORRIS, dir., *People and Society in Scotland*, vol. 2, 1830-1914. Édimbourg, John Donald, 1990.

HIRATA Hélène, LABORIE Françoise, Le Doaré Hélène et Sénotier Danièle, dir., *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.

JEX-BLAKE Sophia, *Medical Women : A Thesis and a History*, Édimbourg, Oliphant, Anderson and Ferrier, 1886.

MASSON David, « London University and London Colleges and Schools of Sciences », *Macmillan's Magazine*, XVI, 1867.

MAUDSLEY Henry, « Sex in Mind and Education », *The Popular Science Monthly*, juin 1874, 198-215.

« Petition of Male Students », *The Medical Times and Gazette*, 19 novembre 1870.

ROBERTS Shirley, *Sophia Jex-Blake : a Woman Pioneer in Nineteenth Century Medical Reform*, Londres, New York, Routledge, 1993.

ROSS Margaret, « The Royal Medical Society and Medical Women », *Proceedings of the Royal College of Physicians of Edinburgh*, 1996, 26.

SAID Edward, *Orientalism* (1978), Harmondsworth, Penguin, 2003.

NOTES

1. On abandonnera les guillemets dans la suite du texte.

2. Ou *Septem contra Edinam*: M^{mes} Thorne et Evans, M^{lles} Jex-Blake, Pechey, Chaplin, Anderson et Bovell.

RÉSUMÉS

This article aims to study some of the mechanisms of resistance that were implemented by the patriarchal society to oppose the women who, in the course of the second half of the nineteenth century, tried to put an end to the process of marginalisation they were subjected to. The article will focus on the female medical students of Edinburgh in the 1870s since this struggle is representative of the oppositions, conflicts and resistances which characterised relations between sexes at that period. Indeed, by asking to become doctors, Sophia Jex-Blake and her friends were transgressing established rules and challenging the dogmas of masculine superiority and exclusivity. The resistance of the medical community expressed itself particularly through an essentialist discourse that stressed the “inherent” weaknesses of those who aspired to become doctors. This article also points to the ambiguity of the term “patriarchal”. The generic nature of the term conveys the image of a united and compact society of individuals sharing the same timeless ideology. Yet, the different reactions to the struggle of the female medical students of Edinburgh demonstrate that Victorian patriarchal society was diverse rather than monolithic.

INDEX

Mots-clés : Edimbourg, discours essentialiste, étudiantes de médecine, Jex-Blake (Sophia), marginalisation des femmes, société patriarcale

Keywords : Edinburgh, essentialist discourse, female medical students, patriarchal society, female marginalisation

AUTEUR

CHRISTIAN AUER

Université Marc-Bloch Strasbourg.

Christian Auer, agrégé de l'Université, maître de conférences H.D.R. à l'université de Strasbourg, a écrit de nombreux articles sur la civilisation britannique et notamment sur les aspects économiques, politiques, sociaux et culturels de l'Écosse au XIX^e siècle. Il vient de terminer un recueil de textes sur l'Écosse couvrant la période de 1707 à 2007. Il travaille actuellement à la rédaction d'un ouvrage sur les luttes des femmes écossaises au XIX^e siècle et participe à un ouvrage collectif sur le pouvoir des femmes et la question identitaire écossaise.